3me ANNÉE—No 20. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 21 JANVIER 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



MME DANDURAND, PRÉSIDENTE DU SÉNAT

SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON 1505-1507 RUE ONTARIO

MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère

34, 36, 38, 40

Marché Bonsecours

MONTREAL

Tél Bell. Main 2479.

QUERY FRERES Photographes

1854 Rue Ste-Catherine, Montréal

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité: Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse.

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.
TEL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dentiers sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St Denis Montreal

Tél. Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE:—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient: 0.25 centigrammes de glycerophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes une cuillérée à soupe aux repas; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire PHARMACIE GAGNER *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis* MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V... 27e édition 1 vol. in-12 ... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 ... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon 1 vol. in-12 ... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 ... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone) ... 0.88
HENRI DIDON, par Joel de Romano, 1 vol. in-12 ...

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

Examen des Yeux GRATIS

1824 Ste-Catherine

Est le meilleur de Montreal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de pres, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre sur tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal:

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

En vente en tous les dépôts.

Direction et Administration:

22a RUE EMERY

...MONTREAL...

Tél. Main 2045.





3ME ANNÉE—No 20 LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 21 JANVIER 1905

Le Journal de Françoise

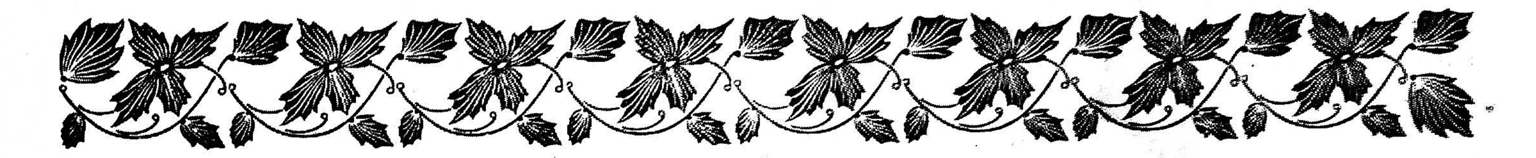
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze franc
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL. MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Amours d'Antan

(VERS INÉDITS)

Dans ce vaste univers où nous tournons toujours,
*Puisque rien n'est perdu, non, pas même le rêve,**
N'est-il pas quelque part, sur quelque blonde grève,
Un bocage abritant les anciennes amours ?

Oui. Telles que des morts dans leurs plus beaux atours,
Elles dorment en paix et poursuivent sans trêve
Un songe vague et doux qui jamais ne s'achève,
Tandis que les regrets planent aux alentours.

Le Souvenir, gardien de cet endroit mystique,
N'en ferme pas l'accès au cœur mélancolique
Qui veut pour un instant revivre aux jours passés.

Il le guide plutôt, discret et sympathique,
A travers les bosquets dont le parfum antique
Evoque les reflets des espoirs dispersés.

MME DUVAL-THIBAULT.

Octobre, 1886.

* D'après certains philosophes, il existerait dans la nature un fluide universel où se répercute et s'enregistre tout ce qui arrive dans le monde, même les pensées et les songes.

SONNET

A ma Petite-Fille Emma

1ER JANVIER 1905

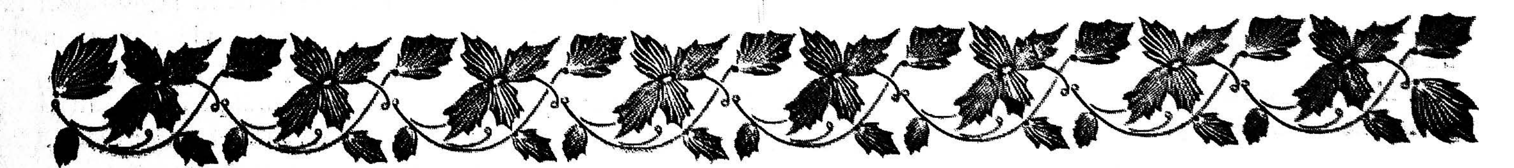
Viens, mon bébé chéri ! Viens vite, je t'attends
Là sur mon cœur qui bat ; et pardonne si j'ose,
Réchauffant mon automne auprès de ton printemps,
Pencher mon front ridé sur ta frimousse rose.

S'ils veulent effleurer ta lèvre demi-close,
Ne repousse pas trop mes baisers tremblotants :
Et tandis que ta tête entre mes bras repose,
Laisse un peu tes trois mois rire à mes soixante ans !

Des souhaits de bonheur c'est la fête, mignonne :
Partout l'ivresse chante et la gaieté rayonne :
A la ronde on s'embrasse en un joyeux élan :

Et, tout vieux que je suis, je sens à ma prunelle
Trembler un pleur d'amour, quand ma main paternelle
Se lève pour bénir ton premier Jour de l'An !

LOUIS FRÉCHETTE.



Chez Mme de Thèbes

Les prédictions de Mme de Thèbes, **la célèbre** chiromancienne, relativement aux sinistres événements qui doivent survenir dans le cours de l'année 1905, et la généreuse distribution qu'elle en a faite entre l'ancien et le nouveau monde, m'ont remis à la mémoire la visite que je lui rendis, à Paris, en 1900, en compagnie d'une autre Canadienne.

Même alors, le nom de Mme de Thèbes, connu en Europe, ne nous était pas étranger de ce côté de l'Atlantique.

Depuis longtemps, mon attention avait été attirée sur tout ce que disaient les journaux de la fameuse devineresse, et, il m'était resté dans l'esprit la résolution, bien arrêtée, de voir une fois de p ès, celle dont l'art divinatoire avait à ce point excité tant de curiosité.

Justement, Mlle LeB., étudiant à ce moment le chant à Paris, était désireuse de savoir ce que pouvait bien signifier les lignes de sa main, et, après nous être entendues, nous partîmes, une bonne après-midi, pour aller chez Mme de Thèbes. Craignant les moqueries de ceux de nos compatriotes, en visite comme nous, à Paris, nous ne dîmes à personne la démarche que nous devions tenter ce jour-là.

Je n'ai guère la mémoire des chiffres, et, pourtant jamais je n'oublierai le numéro 29 de l'avenue de Wagram. Au troisième est l'appartement de Mme de Thèbes. La domestique nous introduisit dans un salon Louis XV, où l'on nous laissa seules quelques instants.

Ce qui frappe surtout le visiteur en entrant dans cette pièce, c'est la quantité de moulages en plâtre—ou autre substance—de la main humaine. L'anatomie de ce membre y est représentée jusque dans ses moindres lignes.

Une main, entr'autres, reposant sur un coussinet de velours rouge, recouvert d'un globe en verre, attirait plus particulièrement le regard. En s'approchant, le visiteur était informé, par une étiquette explicative, que cette main avait été moulée sur celle d'Alexandre Dumas, dont on voyait aussi sur les murs la figure à la fois railleuse et pleine de bonhomie. Nombre de photographies autographiées étaient disposées sur les guéridons et sur les étagères.

Toutes avaient été données à Mme de Thèbes en témoignage d'estime et en reconnaissance de quelques prophéties réalisées.

L'autographe de l'infante Eulalie m'a semblé particulièrement piquant, et je l'ai noté sur mon carnet. La voici dans le texte de son originalité :

" Mme de Thèbes a accompli une prédiction invraisemblable et je lui donne ce portrait en souvenir."

Suit la signature " Eulalie."

A cet instant, une soubrette vint chercher l'une de nous pour la conduire auprès de la chiromancienne. Une à la fois ! J'étais la plus brave ; je la suivis la première.

L'antre de la pythonisse n'a rien de terrifiant. C'est un gentil boudoir *modern style*, où rien ne détonne, pas même le joli petit éléphant d'ivoire qui est, comme on le sait, son amulette de choix.

Quant à la pythonisse elle-même, grande, plutôt belle femme, avec des traits réguliers, un œil bleu scrutateur mais bienveillant sous son arcade sourcillière, élégante, dans une jolie blouse blanche sur laquelle brillait une longue chaîne d'or, elle n'avait rien que de très rassurant.

Elle m'indiqua un fauteuil à une petite table auprès de laquelle elle était elle-même assise. Sur cette table reposait une loupe à manche d'argent.

Afin de ne pas me trahir en quoi que ce fut, je ne desserrais pas les lèvres.

— Vous avez apporté vos deux mains, me dit Mme de Thèbes, en souriant.

Pour toute réponse, je me dégantai et les lui tendis larges ouvertes. Elle y lut avec l'aide de la loupe.

Ce qu'elle y vit ne pouvant intéresser le lecteur, je lui ferai donc grâce des détails de ma' bonne aventure. Mais j'ai écrit, immédiatement après l'entrevue, ce qui m'a été prédit, et j'ai bien d'autres motifs, d'ailleurs, pour ne pas l'oublier.

Après le moment énervant de la prophétie, vint la minute agréable et intéressante pour moi de la causerie.

Mme de Thèbes m'apprit qu'elle était la filleule d'Alexandre Dumas, qui avait grande confiance en son talent et lui envoyait ses protégés, afin qu'elle pût renseigner le maître sur leurs aptitudes réelles ou exagérées. Mme de Thèbes donnait à chacun le certificat qu'il méritait et fixait ainsi le grand écrivain sur la somme et la qualité du travail qu'il pouvait exiger d'eux.

—Je lui en ai dit bien d'autres, finit-elle avec un fin sourire.

—Soutiendrez-vous que l'avenir n'a pas de mystères pour vous ? demandai je.

—Je ne prédis pas l'avenir, répliqua vivement la cartomancienne, je le lis.

—Alors, si vraiment, à la façon des Arabes, ce qui est écrit doit arriver, je ne comprends plus le libre arbitre.

—La chiromancie ne touche pas au libre arbitre, m'expliqua Mme de Thèbes, parce qu'elle n'influe en aucune manière sur la volonté et la responsabilité La main gauche est l'histoire de la vie de son propriétaire, avec ses dispositions, son caractère, son tempérament. Dans la main droite, il y a des lignes qui peuvent corriger ou précipiter les événements de sa vie. Voilà l'effet de sa volonté. Ainsi, la main gauche peut porter la ligne d'une longue vie parfaitement calme, tandis que la main droite, au même endroit indiquera qu'un accident peut survenir et briser cette lon-

gue vie. Si l'accident est détourné et évité, la vie restera ce qui est indiqué par la main gauche.

Evidemment, il est dans la cartomancie, comme avec le ciel, des accommodements.

Vint le tour de ma compagne qui s'y décida,—elle ne m'en voudra pas, je l'espère, de le déclarer ici, — avec crainte et tremblement.

—Rester seule avec cette sorcière, me dit-elle tout bas, nullement gagnée par le physique sympathique de la dite sorcière, jamais de la vie !

Et Mme de Thèbes dut se résigner à donner sa consultation devant témoin.

Je n'eus pas lieu de le regretter, pour ma part, et dès le début, mon intérêt fut des plus vifs.

—Quelle grande cantatrice vous allez faire, s'écria Mme de Thèbes, dès qu'elle eut jeté les yeux sur les lignes de la main de Mlle LeB. Vous destinez-vous à la scène ?

Mlle LeB. avoua qu'elle étudiait le chant sans s'être encore arrêtée à ce parti.

—Il le faut, reprit avec feu, Mme de Thèbes. Jamais je n'ai vu de vocation au si bien dessinée, de succès plus certain.

—Je n'aime pas les promiscuités de la scène, inévitables aux débutantes, dit Mlle LeB.

—Vous n'aurez pas même cela à supporter, fit Mme de Thèbes. Votre talent vous placera au-dessus de tous et vous monterez tout de suite au premier rang.

Voilà qui était fort encourageant. Et ceux qui ont entendu chanter Mlle LeB. n'auraient pas douté plus que moi de la réalisation de cette prédiction, si l'amour, survenu tout à coup n'avait bientôt dissipé toute velléité de gloire et de renommée. Mlle LeB., aujourd'hui Mme L. et mère de deux mignonnes petites filles, se rappelle-t-elle encore l'avenir éblouissant que fit miroiter devant elle, Mme de Thèbes ? Il est probable qu'elle s'en souvient toujours, mais il est certain qu'elle ne regrette pas d'y avoir résolument renoncé.

Pourtant l'amour c'est aussi de l'action.

J'aurais désiré pour l'honneur du Canada une artiste superbe, telle que le promettait Mme de Thèbes. J'ai peût-être tort. Mieux vaut le bonheur modeste et simple, c'est encore la meilleure part.

FRANÇOISE.

Les Euchres de l'Hôpital Notre-Dame auront lieu, mercredi, le 24 janvier, au Club Lafontaine. Le premier, pour dames seulement, aura lieu à trois heures de l'après-midi ; le second à huit heures pour dames et messieurs. Ceux et celles qui n'auront pas reçu de billets pourraient s'en procurer en s'adressant à la Procure de l'Hôpital Notre-Dame.

Madame la Présidente du Sénat

C'est avec un vif sentiment de plaisir que nous saluons l'avènement de Madame Dandurand, en qualité de présidente du Sénat.

Cet honneur, mérité à tous égards, par la femme intelligente, bonne et charmante, qu'est notre distinguée femme de lettres, a rencontré la faveur générale, et nous sommes heureuse de nous faire l'écho de toutes les femmes qui la connaissent et savent l'apprécier, pour présenter à la titulaire nos meilleures félicitations.

La présidente du Sénat remplira ses nouvelles fonctions avec cette grâce courtoise, ce tact reposant, cette discrétion délicate dont elle a fait preuve dans tous les devoirs de société qu'elle a été appelée à rendre jusqu'ici. Quant à la valeur intellectuelle de son esprit soigné et plein d'atticisme, le public la connaît depuis longtemps, grâce à ses écrits nombreux. Les honneurs des salons du Sénat seront donc faits de la supérieure façon, et, les Canadiennes sont assurées d'avance, d'y être dignement représentées.

Nous formulons toutefois le vœu égoïste que les dignités nouvelles, données aujourd'hui, en surcroit, à notre distinguée collaboratrice, Mme Dandurand, ne rendront pas inactive sa plume forte et vigoureuse, et que nos abonnés auront encore l'occasion de goûter la recherche de sa prose et la justesse de ses arguments dans les colonnes du *Journal de Françoise.*

LA DIRECTRICE.

Pelerinage Litteraire.

Qui a lu l'œuvre exquise de G. Rodenbach est fortement tenté de connaître les lieux qui ont inspiré ce délicat prosateur poète, dont nul mieux que lui n'a su peindre ces villes des Flandres âgées, oû tout semble muet et assoupi depuis des siècles.

Une d'entre elles, nommée Brüges, parait avoir été pour lui un lieu de pélérinage, où il s'est plu à tirer de nombreux sujets d'observation, et de qui il a, en quelque sorte, spécialisé certains types qui forment cette population.

Plusieurs de ses ouvrages racontent leur vie à demi engourdie, dont l'heure présente semble être encore l'image d'un passé lointain.

La curiosité féminine s'éveille facilement, et, je dois avouer que j'avais rêvé bien souvent au plaisir de visiter ce coin de pays, dont les tableaux descriptifs de l'auteur offraient tant d'originalité.

Mais ici-bas le rêve se réalise rarement et je fus donc très heureuse, il y a deux ans, lorsque j'eus l'occasion de faire ce petit pélérinage littéraire, duquel j'ai conservé les meilleurs souvenirs, malgré que ce ne soient pas que des impressions gaies que l'on rapporte de Brüges.

Nous arrivâmes dans cette ville de pénombre et de demi teintes, par un temps qui comportait toutes les tristesses qui la caractérisent.

Le brouillard décolorait les vieilles maisons ornementées et sculptées de sujets souvent grotesques : de tous les côtés, de hautes tours, dans leurs frocs de pierre, émergeaient des toits uniformes, et, d'innombrables couvents donnaient à la ville un air d'austérité glaciale qui pénétrait l'âme.

La première vision de ce rêve anticipé me désorienta, au point que je ne trouvai que des larmes pour répondre à l'émotion qu'inspire un aspect aussi mélancolique et qui fit dire au poëte :

"Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port.
Toi, ville ! toi ma sœur douloureuse qui n'as
Que le silence et le regret des anciens mats.
Moi dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort."

Enfin l'encouragement de mes compagnes de voyage et le regain de forces que donne un déjeûner réconfortant, car il faut dire que malgré la catholicité de Brüges, ce côté matériel n'est pas négligé, nous nous mîmes à parcourir la ville aux rues étroites et désertes, où à l'angle de tous les coins, dans des niches de boiserie et de verre, parmi des fleurs de papier fané, des vierges aux costumes fantastiques portent l'inscription :

" Je suis immaculée."

Plus vous allez, plus il se dégage de charme et d'étonnement de cette identité des êtres et des choses, ainsi que de l'immobilité du tout, dont le cachet de vétusté ne se retrouve pas ailleurs.

Ces vieilles maisons aux murailles recouvertes de mousse, allignées comme des quais, les canaux aux eaux mornes où de pâles nénuphars semblent pleurer leur ennui et leur solitude, le grand étang surnommé "lac d'amour," aux rives gazonnées, où des rangées de peupliers et d'accacias bordent les allées, fait un site charmant fréquenté par les amoureux, qui, là comme ailleurs, y paraissent heureux.

Les béguinages et les églises sont le point de mire des visiteurs.

On y retrouve en grand nombre des tableaux de maitres, des marbres de Michel-Ange, des boiseries sculptées et beaucoup de toiles des primitifs Flamands, curieux contrastes d'art.

Pendant que vous êtes au comble de l'enthousiasme, à la vue de tant de choses artistiques, votre attention est tout à coup attirée au dehors par le son des cloches, musique qui vous arrive de toute part comme une fusée de sons. Jamais je n'entendis une harmonie aussi étrangement émotionnante. Cela me fit l'effet d'autant de voix qui eussent demandé la délivrance de triste sort, et je compris facilement l'ascendant qui s'établit de cette atmosphère sur ceux qui y séjournent : Rodenbach fut peintre des couleurs tristes, on sent une âme qui lutte contre une destinée maladive, puis vint successivement l'amertume de rester incompris de ceux en qui il avait confié tout espoir.

Quel tableau plein d'ironie amère nous présente l'auteur lorsqu'il se dépeint, lisant pour sa mère et sa femme le manuscrit de son œuvre ! Il a fini et lève ses regards ! les deux femmes ont les yeux fermés par le sommeil....

Il eut cependant la consolation d'être acclamé des Parisiens, qui le placèrent au premier rang des littérateurs contemporains.

Son œuvre est si indissolublement lié à celui de Brüges que l'on ne peut parler de l'un sans penser de l'autre.

Cette réputation attirent à Brüges un grand nombre d'étrangers qui, selon leurs goûts ou leur curiosité, la visitent avec beaucoup d'intérêt.

Les peintres y ont laissé des chefs-d'œuvre, Rubens y ayant passé deux ans sa maison est aujourd'hui convertie en musée, où l'on y conserve ses œuvres et ses souvenirs.

Brüges possédait aussi de nombreuses dentelleries dont les merveilles de leur aiguille semblent être très appréciées des Américaines qui ne manquent jamais l'occasion de se munir de souvenirs.

Rodenbach fut servi dans son originalité jusque dans le style de son monument funèbre. Son corps repose au Père Lachaise, dans une bière dont le couvercle à demi ouvert laisse émerger la tête et les épaules du mélancolique poête. Sa physionomie révèle son âme, le front est large, on y devine des pensées qui sont renfermées dans les vers qui flotteront à jamais sur les canaux immobiles, mêlées aux vapeurs du soir.

Les Brügeois ont répudié le poète en refusant le droit de lui élever un monument, mais la ville de Gand répara cette erreur en lui élevant une statue sortant de la main de son illustre compatriote Rodin.

Cecile Laberge.

Les femmes ne sont pas juges parce que leur délicatesse d'âme les rendrait trop pitoyables ; pas soldats, car elles ont reçu pour mission de donner des fils à la patrie et non de tuer les fils des autres mères ; pas prêtres, parce qu'elles se donnent à leur foyer et que le prêtre est tout à tous.

Mme de Thèbes.

Mlle Vianzone

Les amis de Mlle Thérèse Vianzone au Canada prendront connaissance, avec un sympathique intérêt des quelques extraits de la lettre suivante qui leur permettront de suivre l'œuvre que commence, en ce moment, la conférencière :

" Savez-vous, écrit elle, que me voici fixée à Paris, pour toujours ou du moins pour longtemps.

" Au mois d'août dernier, on est venu me dire qu'à cette époque de trouble et de persécution religieuse, je devais ne plus aller à l'étranger, mais me dévouer à mon pays.

" J'ai accepté sans hésiter et le 1er octobre, a compagnée de mon amie, Mme Camille Bellaigue, je prenais possession d'un ancien couvent de Bénédictins. Il n'y avait que les quatre murs et une ravis ante chapelle. Depuis lors, j'ai les ouvriers dans la maison. Ils transforment, modernisent, égaient ; c'est fini et je commence l'année dans une maison très confortable.

" J'ai deux catégories de pensionnaires : des élèves proprement dites, et une maison de famille pour pensionnaires libres et jeunes filles étrangères. Les cel ules des bénédictins me font de jolies chambres, et—au dire de tous—ma maison est bien jolie. Elle est entourée de jardins et Auteuil est vraiment la campagne.

" Je prépare une série de Conférences sur la Renaissance que je vais commencer en janvier... "

La Maison de la Source — tel est le nom de l'établissement dirigé par Mlle Vianzone — offre des appartements, chambres meublées, pension de famille pour dames et pour jeunes filles désirant faire, à Paris, un séjour prolongé.

Des cours de français, de littérature, etc., ont lieu dans la maison même et permettent aux jeunes filles étrangères de compléter leur éducation française.

Une chapelle, à laquelle un aumônier spécial est attaché, fait partie de la maison.

Les canadiennes qui désireraient profiter des avantages qu'offre cet établissement au cours d'une visite à Paris, pourront écrire à Mlle Thérèse Vianzone, 5, rue de la Source, Auteuil Paris, France.

Petit Courrier Litteraire

I

Fantôme de Terre-Neuve, par Léon Berthaut. — *Paris*, Ernest Flammarion, éditeur.

M. Berthaut possède plus d'un titre à l'attention des lecteurs canadiens. Normand de naissance et breton d'adoption, il est deux fois notre cousin ; et les souvenirs charmants que son passage a laissés parmi nous n'ont pas peu contribué à y populariser son nom et ses ouvrages.

Le sujet qu'il aborde dans son dernier volume nous touche en outre d'assez près pour donner un attrait local d'une saveur toute particulière à son nouveau roman, que Mme Judith Gautier trouve " d'une angoissante beauté ", et que Pierre Loti déclare " plein de charme et de vie ".

Un sentiment très profond règne en effet d'un bout à l'autre de l'ouvrage, d'où se dégage un parfum exquis de mœurs patriarcales et de rusticité saine. Au cours d'un récit très attachant, des silhouettes bien frappées se profilent en lumineux reliefs sur une atmosphère teintée de mélancolie, et imprégnée de senteurs marines. Les joyeuses trinquées, les mornes adieux, les anxiétés sourdes, les attentes énervantes, tout cela se succède et s'entrelace, mêlé à des épisodes tragiques, à des scènes d'hallucinations fiévreuses, à des détails attendrissants, où toute la vie, à la fois modeste et héroïque des "Travailleurs de la Mer ", se reflète comme en un tableau dont les moindres accessoires captivent l'œil et nous mettent au cœur une impression d'indéfinissable tristesse.

Depuis les " Pêcheurs d'Islande ", la littérature moderne n'a peut-être rien produit de plus fascinant sous ce rapport, de plus caractéristique dans le genre.

Rien de cette acuité irritante du factice et de l'artificiel. Tout se déroule naturellement, sans effort ni heurts, dans un enchaînement indépendant de la complaisante complicité du hasard, avec des effets toujours justes de couleurs et de perspective.

En somme, notre ami a fait là un beau et bon livre, qui nous parle du vieux et du nouveau "chez nous", et qui devrait se trouver sur un rayon d'honneur dans toutes nos bibliothèques. Il n'est aucunement besoin de souhaiter succès à l'auteur : ce succès est tout acquis, et ne peut manquer d'avoir son retentissement ici comme en France, où le nom de Léon Berthaut s'affirme de plus en plus parmi les auteurs en vogue.

II

Les Hôtes de l'Estuaire, par Jean Revel.—*Paris*, Eugène Fasquelle, éditeur.

Après les scènes de mœurs bretonnes, les émouvantes péripéties de l'épopée normande ! Les hauts faits de nos aïeux de Normandie, après la vie intime de nos cousins de Bretagne !

L'Estuaire, c'est l'embouchure de la Seine, et — par extension — tout le territoire qui se déroule, au nord et au sud du fleuve, depuis Rouen jusqu'au Havre.

Les Hôtes de l'Estuaire, ce sont, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, la série des habitants qui se sont succédé les uns aux autres dans ces régions où le flux et le reflux des races ont transmis leur cachet atavique aux générations actuelles.

L'auteur a pour ainsi dire coupé l'histoire par tranches, et dans des monographies détachées, dont chacune forme un tout par elle-même, il nous fait assister en spectateurs émus aux différentes phases par où ont passé les hommes et les choses, avant d'en arriver à notre civilisation moderne.

C'est une suite de tableaux dont les tonalités vibrantes frappent l'imagination en nous transportant dans de mystérieux lointains, et dont quelques-unes s'accentuent avec une violence de coloris à donner la chair de poule.

Le livre s'ouvre dans le recul des âges primitifs, par un formidable combat entre un ichtyosaure, terrible amphibie des marais, et l'ours des cavernes, lutte suprême d'une forme organique qui s'efface devant l'envahissement d'ébauches moins monstrueuses.

Puis vient l'anthropoïde, cet embryon de l'homme, qui disparaît à son tour dans les cataclysmes des époques transitoires et les mystérieuses perturbations cosmogoniques, pour renaître transformé et armé de pied en cap aux pages de l'Histoire.

Maintenant, c'est Jules César et les aigles romaines ; ce sont les Venètes et leurs flottes en lutte avec l'ennemi et les éléments ; ce sont les druides ; ce sont les mérovingiens avec leurs abominations ; et enfin, les Francs et le christianisme : saint Prêtextat, saint Colomban, saint Germer et autres...

Salut encore aux exodes normands, à Guillaume le Conquérant traversant la Manche, à toutes les nefs de l'Estuaire faisant voile pour les pays inconnus !

" L'hostellerie est toujours là... dit l'auteur. Elle a vu défiler les incultes Calètes ; les Romains superbes ; les Franks, athlètes de la vie ; les Northmans presque amphibies. Elle a vu partir la ruée des humains ; elle a recueilli et nourri les aventuriers qui voulurent la conquête du monde. Elle fut une ruche et un refuge."

Je connaissais déjà M. Jean Revel par ses *Rustres* et ses *Contes Normands*. J'ai été heureux de saluer son talent si robuste et si original dans une œuvre de haute envolée, qui fait appel à nos sympathies d'origine, et parlent si chaudement à notre orgueil de race.

Si je suis bien informé, *Jean Revel* n'est qu'un pseudonyme, sous lequel se dissimule un descendant de la haute aristocratie normande. Bienvenue à cet autre cousin de là-bas !

III

Avant la Conquête, épisode de la guerre de 1757, par Adèle Bibaud, *Montreal Printing and Publishing Co.*

C'est encore un confrère du sexe féminin, qui prend définitivement sa place dans nos cercles littéraires, qu'il a, d'ailleurs, déjà favorisés de sa collaboration.

En vérité, à voir se multiplier sous nos yeux les romans, les pièces de théâtre, les recueils de chroniques, et surtout les chroniques elles-mêmes — dont quelques-unes tout à fait remarquables — signés de noms féminins, on serait porté à se demander si la femme

n'est point en passe d'envahir le domaine des lettres canadiennes, à l'exclusion de ceux qui jusqu'ici en avaient monopolisé les abords. Tant mieux ! ce n'est pas moi qui y verrai des inconvénients, ni soulèverai des objections contre ce nouvel état de choses. Faisons en sorte que ce soit un progrès.

L'auteur du nouveau volume, Mlle Adèle Bibaud, appartient à une famille d'érudits et de lettrés. Elle porte un nom familier à tous ceux qui s'intéressent aux origines de la littérature canadienne et à l'histoire de notre pays. Elle s'est dit que noblesse oblige, et elle prend de temps en temps la plume pour ajouter sa quote-part au patrimoine littéraire de la famille.

C'est le roman historique qu'elle cultive d'ordinaire ; et, cette fois encore, c'est une épisode romanesque qu'elle nous raconte, en l'encadrant dans les pages si palpitantes de notre histoire nationale, quand, trahie par le sort des armes et ruinée par les malversations de ses administrateurs, la nation canadienne est au moment de voir de nouvelles destinées s'ouvrir devant elle.

Je ne louerai pas le nouvel ouvrage sans quelques réserves. Un auteur français de haute distinction l'a dit : nos chefs-d'œuvre sont encore à naître ; et ce serait peu mériter la confiance de l'auteur que vouloir la porter d'emblée à des sommets que personne des nôtres n'a jusqu'ici eu la prétention d'atteindre.

Il y a encore de l'hésitation dans la manière de Mlle Bibaud, de l'inexpérience dans le développement de son action, quelques naïvetés un peu poncives percent çà et là dans son style. Mais on sent toujours que c'est le cœur qui parle chez elle ; ce sont des impressions vécues qu'elle nous communique ; un courant de sincérité anime l'ensemble du récit ; et c'est ce qui fait le principal charme de son travail.

En somme Mlle Bibaud a droit à un rang distingué parmi nos pionniers littéraires. D'ailleurs tout effort est digne d'encouragement ; et je me joins bien sincèrement à ceux qui ont lu avec plaisir le livre de Mlle Bibaud, pour applaudir à un succès qui s'accentuera sans doute dans des œuvres à venir.

IV

Fleurettes canadiennes, par Oswald Mayrand.

Les jolies étrennes que m'a fait remettre, le jour des Rois, un jeune confrère qui s'est rappelé combien j'aime à applaudir aux premiers efforts du talent !

Pas très volumineux, le petit recueil poétique ; mais comme il sait éveiller de fraîches et douces impressions ! Comme on aime à y reconnaître l'écho de ses propres rêves d'antan, les vagues réminiscences de ses aspirations printanière ! Comme il vous rappelle bien vos hésitations au bord du nid, vos premières tentatives de haut vol vers les horizons tentants de la Poésie et de l'Art !

On croit, en feuilletant ces pages, relire ses premiers essais, rajeunis et redorés par on ne sait quels rayons d'aurore — illusion qu'explique peut-être la délicieuse figurine qu'orne le frontispice du petit volume.

M. Oswald Mayrand a réuni là un choix des plus fraîches poésies qui lui ont été inspirées au hasard des circonstances : chants patriotiques, hymnes à la liberté, claironnées de victoire, souvenirs historiques, légendes populaires ou religieuses, intimités de la famille, du cœur et de la pensée. Et toutes ces *Fleurettes canadiennes*, ainsi qu'il les intitule modestement, forment un charmant bouquet dont les lecteurs friands de nouveauté ne manqueront pas d'admirer l'éclat et de désirer savourer le parfum.

J'ajouterai que, au point de vue matériel, le nouvel ouvrage est un bijou typographique digne de figurer dans les vitrines les plus renommées du Passage Choiseul.

Mes félicitations les plus cordiales au jeune confrère !

LOUIS FRECHETTE.

A Travers les Livres

Remerciements sincères et empressés à M. Oswald Myrand pour l'envoi de son recueil de poésies, *Fleurettes Canadiennes*, écloses avec le soleil de janvier.

Comme il est fait une critique — bienveillante et juste, je n'en doute pas — de ce livre, dans *Le journal de Françoise*, je me contente de remercier l'auteur de son envoi, en détachant du volume bleu tendre la poésie suivante :

PENSÉE ULTIME

A toi que j'estimais la meilleur de moi-même,
En qui j'avais rêvé d'éterniser mon nom,
A toi, Georges, mon fils, cette page suprême
D'un si lugubre ton.

Jusqu'à ce vingt novembre, en l'an dix neuf [cent quatre
Jamais je n'avais vu mourir un être humain.
Près du mien, le premier, ton cœur cessa de [battre :
Douloureux lendemain !

J'appris comment on meurt, c'est toi qui fus [mon maître.
Enfant, dors doucement le sommeil du tom- [bean,
En attendant le jour où nous pourrons con- [naître
L'éternel renouveau.

Je souhaite au poète que cette douleur, la première, soit aussi la dernière.

* * *

J'accuse encore réception d'un volume : *La Bonne Sainte, ou l'Histoire de la Dévotion à Sainte-Anne*, par le R. P. Paul-Victor Charland, des Frères Prêcheurs, docteur es lettres et membre de la Société Royale du Canada.

C'est un abrégé du grand ouvrage sur la thaumaturge du Canada. Cette édition aura toute la faveur du public, faveur que méritent l'érudition, le mérite littéraire, le zèle et la foi de son auteur.

* * *

M. Jules LeSage, de Québec, a fait paraître en opuscule, l'article élogieux qu'il a déjà écrit, sur *Les Aspirations* de M. W. Chapman. Je remercie mon excellent confrère, M. LeSage de m'avoir adressé un exemplaire auquel, l'auteur a donné le nom modestes de *Glanures*

FRANÇOISE.

"Le Véritable Accent Français"

Les Américains, surtout ceux dont la critique se réclame du moindre séjour à Paris, n'ont qu'un souverain dédain pour notre parler français. Plus ignorants encore à notre endroit que nos frères anglais de la province-sœur, il y a longtemps qu'ils nous ont étiqueté de "race inférieure" au point de vue de la langue, comme du reste d'ailleurs. J'ai déjà vu dans un grand journal américain que Sir Wilfrid Laurier est "un orateur anglais de " premier ordre. Quant au français " qu'il parle, c'est celui des Cana- " diens et des Acadiens, une des rai- " sons qui rendent ses visites plus " fréquentes à Londres qu'à Paris." Dire que le grand public de la grandissime République lit de pareilles bourdes sans sourciller! Nous nous permetterons de renvoyer ces journalistes érudits à un Saxon comme eux, Sir Bulwer Lytton. Ils verront, dans "Ernest Maltravers", comme le grand styliste anglais fait justice des coups de gorge et du nasillage de certains Parisiens aussi exclusivistes que les Yankees, et qui prétendent qu'en dehors d'eux, la langue française sombre dans le galimatias.

Nous leur demanderons aussi de lire les académiciens les plus fameux de nos jours. Ils trouveront sous leur plume, bien des choses qu'ils traitent de patois en les entendant de la bouche des gens qui demeurent "à trois semaines en bas de Québec."

Messieurs les Yankees jetteraient les hauts cris si on leur proposait d'envoyer leurs enfants dans nos collèges de la Province de Québec pour apprendre la langue des Laurier, des Mercier, des Lemieux et des Turgeon. Il y a même, dans la Nouvelle-Angleterre, des Franco-Canadiens parvenus qui entretiennent de semblables idées.

Pour leur édification, comme pour celle des jeunes Canadiens qui ont passé par les flammes de Paris et qui nous reviennent avec barbes et gosiers d'outre-mer absolument authentiques, je citerai le passage suivant extrait de "Force et Faiblesse" du célèbre Paul Féval:

" Où parle-t-on comme il faut? Le " véritable accent français, est-il ce " cahoteux et bruyant roulement à " l'aide duquel s'étourdissent récipro " quement les riverains de la Garonne? " ou la farouche glorification de l'e " muet qui ajouteu uneu syllabeu à " tous les mots de la chèreu Proven- " ceu? Est-ce le Suisse de Besançon? " le débonnaire gloussement belge de " Laon, ou la traînante chanson de " Normandie, ou le fausset glapissant " du Parisien de Paris? On me dit " que le français se parle assez bien à " Moscou. *Mais si vous voulez enten- " dre parler la vrai son de la langue de " Bossuet et de Corneille, l'avis général " est qu'il faut aller jusqu'au Canada, " où verdit un rameau du vieil arbre de " France.*"

Ce témoignage en vaut bien d'autres, et sur ce ton-là, ça commence à faire notre affaire! "Erudimini", Messieurs les Yankees!

Quant à nous, Canadiens-Français, soyons nous-mêmes, en dépit des nombreuses traversées que nous aurons la bonne fortune de faire. L'accent qui convenait à Bossuet, en plein Siècle-Lumière, alors que le français tendait à devenir la langue universelle plus qu'à toute autre époque, cet accent, dis-je, doit suffire au plus malin des descendants de Jacques-Cartier. Oui, le véritable accent français sobre, posé, simple, digne, c'est nous qui l'avons.

Et il doit avoir entendu la voix d'une belle Canadienne "d'en bas de Québec" le grand poète qui parle de " cette langue si belle et si douce " " qu'à la parler les femmes de ce " " pays en gardent sur leurs lèvres " " un sourire."

Rosario de Formose.

L'Education Nouveau Jeu

La jeunesse n'apprend qu'en s'amusant.

L'art d'enseigner n'est que l'art d'éveiller la curiosité des jeunes âmes pour la satisfaire ensuite, et la curiosité n'est vive et saine que dans les esprits heureux. Les connaissances qu'on entonne de force dans les intelligences les bouchent et les étouffent. Pour digérer le savoir, il faut l'avoir avalé avec appétit. Si une jeune fille m'était confiée, je ferais d'elle, non pas une savante, car je lui voudrais du bien, mais une enfant brillante d'intelligence et de vie et en laquelle toutes les belles choses de la nature et de l'art se réfléteraient avec un doux éclat. Je la ferais vivre en sympathie avec les beaux paysages, avec les scènes idéales de la poésie et de l'histoire, avec la musique noblement émue. Je lui rendrais aimable tout ce que je voudrais lui faire aimer. Il n'est pas jusqu'aux travaux d'aiguille que je ne rehausserais pour elle par le choix des tissus, le goût des broderies et le style des guipures. Je lui donnerais un beau chien et un poney pour lui enseigner à gouverner des créatures; je lui donnerais des oiseaux à nourrir pour lui apprendre le prix d'une goutte d'eau et d'une miette de pain. Afin de lui créer une joie de plus, je voudrais qu'elle fut charitable avec allégresse... Et puisque la douleur est inévitable, je lui enseignerais cette sagesse chrétienne qui nous élève au-dessus de toutes les misères et donne une beauté à la douleur même.

Voilà comment j'entends l'éducation d'une jeune fille!

Anatole France.

(*Extrait de "Sylvestre Bonnard"*)

"LES CONTEMPORAINS"

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8°.—Abonnement: Un an, 6 francs; le numéro, 0 fr. 10 —Specimen sur demande.—Biographies parues en décembre 1904: Duc de Morny.—Fox, orateur et homme d'Etat anglais. — Maréchal Gouvion-Saint-Cyr.—Delille, poète français. Biographies à paraître en janvier 1905: Mlle Bergunion (R. M. Saint-Paul) et les Sœurs aveugles de Saint-Paul.— Villemain.—P. Gratry.— J.-B. Isabey, peintre miniaturiste.— Pedro Ier, empereur du Brésil.

Nous publierons dans le prochain numéro du *Journal de Françoise*, une *Lettre d'Ottawa*, signée Yvette Frondeuse.

Boutade.

Un journaliste montréalais, doublement terrifié par le thermomètre et le baromètre à la fois, le nez bleui, pleurant des larmes de glace et les yeux à moitié crevés par le résidu blanchâtre de la grande escarbille que l'on vide là haut, malgré M. Forget—Rodolphe, pour les dames,—s'avisa, vers les dix heures, de s'aller réfugier au Palais de Justice.

—Comme ça, se dit-il, je serai bien au chaud et je rencontrerai sûrement des gens bavards. N'oublions pas en effet que les gens bavards sont la providence des journalistes, car ils leur donnent quelquefois de quoi remplir la colonne béante, la tâche quotidienne.

Et tout guilleret, en deux sauts il fut dans le Palais. Un troisième, frisant l'acrobatie, le déposa à la porte de celui des deux ascenceurs qui fonctionne par intermittence.

—Où voulez-vous aller? lui demanda d'une voix ferme comme la LOI dont c'est le temple, un cerbère mâle à boutons jaunes.

Mais le dit journaliste possède quelque expérience. Il connait à fond toute la portée du fait accompli. C'est pourquoi il s'insinua d'abord dans la cage, puis il répondit d'une voix blanche.... comme celle d'une banquise de neige :

—Me chauffer.

A peine avait-il prononcé ces deux mots que le fonctionnaire émettait dans sa direction un regard farouche comme celui de Mars dont il porte l'uniforme. Devant ce regard, il sortit de l'ascenseur au premier pallier. Avisant alors un jeune avocat qui passait, très affairé, la toge flottante aux épaules, le chef coiffé d'un chapeau-melon enfoncé jusqu'aux oreilles, il s'exclama :

—Comment va le cher maitre?

—Mal, très mal, répondit le cher maître d'une voix creuse et cependant nasillarde. C'est ici, voyez-vous, le royaume des courants d'air. Le dieu Eole, depuis que les navires à voile sont remplacés par des steamers, a dû se réfugier sous les toits, dans la voûte où personne ne va, à moins que ce ne soit sous les toits. Quand il ne vente plus dehors, le vent coulis règne encore dans les couloirs et les salles d'audience. Heureusement cela va finir et je ne porterai plus longtemps ce chapeau.

—Tant mieux, cher maître, car, sauf votre respect, il vous va comme des guêtres à un lapin.

—Vous l'avez dit, éternua le disciple de Thémis, qui s'éloigna en saisissant son mouchoir avec précipitation.

Quand à notre héros, il ouvrit le compas pour se rendre bien vite à la rédaction de son journal.

—Pourquoi, songeait-il en doublant les enjambées, les avocats ne portent-ils pas le bicorne à l'exemple des juges. Pourquoi ne porteraient-ils pas le bonnet carré des avocats français, italiens, belges et allemands. Ils seraient au moins à l'abri des rhumes de cerveau dans les corridors, le greffe, le vestiaire, la salle des Pas Perdus? Il resterait bien les salles d'audience, moins cependant les salles de huis-clos où personne ne pénètre, pas plus les courants d'air, les vents coulis que les reporters? Et ce serait déjà quelque chose! conclut-il, en lançant sa cigarette dans la neige.

Chemin faisant, il rencontra plusieurs membres du barreau. Parmi eux, il y en avait des petits jeunes, il y en avait des vieux et il y en avait des moyens. Pour ne blesser les susceptibilités et les prétentions d'aucuns de ces messieurs envers le beau sexe, nous tairons les noms. Tous cependant, répondirent dans le même sens au reporter.

—Mais certainement, que le chapeau melon, le tube ou le bonnet de fourrure est ridicule lorsqu'il surmonte la toge! Certes, il n'est pas de nature à rehausser le prestige du barreau, mais que voulez-vous! le courant d'air règne au Palais. Nous sommes bien obligés de nous garantir contre les vents coulis. Considérez combien pour nous un rhume de cerveau est redoutable. Songez qu'il est difficile d'attendrir le jury en parlant du nez. On ne peut le faire pleurer quand on éternue au milieu d'une période. Vous concevez que le jury est féroce sous ce rapport car il s'ennuie. Si on tire son mouchoir ce doit être pour s'essuyer les yeux ou tout au moins le nez mais gravement, posément.

—Comment voulez-vous raisonner de façon précise et subtile quand vous avez le cerveau enrhumé?

—Et alors où est le remède? demandait le reporter.

—Quel remède?

—Oui, quel remède voyez-vous à cela, en dehors des pastilles Géraudel et du Baume Rhumal?

—Ah oui! eh bien il est tout trouvé le remède. Nous allons bientôt décider de porter le bonnet carré au Palais. Cela rehaussera le prestige du barreau.

PAUL DE MARTIGNY.

Les mangeurs de pierre

On sait bien qu'il existe toute une classe de malades dont les journaux ont raconté les prouesses, qui avalent avec empressement les objets qu'ils trouvent sous la main. Mais, à côté de ces malades, il y a les professionnels, ceux qui font métier d'avaler des pierres et du verre pour le plus grand étonnement des imbéciles : ces mangeurs de pierre et de verre finissent par quelque aventure néfaste. M. Pick a présenté dernièrement à la Société des médecins allemands de Prague un individu de dix-neuf ans qui opérait en public de la façon suivante : Il avalait d'abord une poignée de sciure de bois, puis des morceaux de porcelaine et de verre qu'il mâchait, puis du charbon, du souffre, de la brique, du cuir, des allumettes, et encore de la sciure de bois arrosée d'alcool et de pétrole qu'il enflammait. Les applaudissements étaient frénétiques. Pauvres désœuvrés!... Depuis quinze mois, cet homme se livrait à ces exercices sans inconvénients. Cependant, dans les derniers temps, des douleurs survinrent dans l'abdomen; elles devinrent intolérables. malgré tout, le sujet dévorait la sciure de bois et les morceaux de verre et de charbon.

Enfin le moment vint où il lui fallut entrer à l'hôpital. M. Pick lui fit avaler une forte dose de purée de pomme de terre, selon la méthode de Salzer. Le résultat fut excellent et notre homme débarrassé de ses morceaux de brique, de verre, d'une agrafe en fil de fer, etc. M. Pick en conclut que, si son malade avait pu opérer avec succès si longtemps, il le devait à la sciure de bois qui, à la façon de la purée, englobait les corps durs et les rendait inoffensifs. Le jour où il n'absorba plus au début la sciure de bois, il ressentit des douleurs atroces. La sciure de bois ou la purée de pomme de terre : tel est le secret des mangeurs de verre!

Janvier

Sur l'étang recueilli qu'un vol de cygne effleure,
Le deuil rouge des bois couche un linceuil vermeil ;
Et la caresse meurt du rapide soleil,
Triste comme un adieu, troublante comme un leurre.

L'aile du jour lassé se referme avant l'heure
Qui ferme sur nos fronts les ailes du sommeil;
Et l'on voit se figer, sur un miroir pareil,
La tristesse des Cieux dans la source qui pleure.

Dans l'air flagellé d'or, le caprice du vent
Mêle la feuille morte au souvenir vivant,
Les fleurs de l'âme avec ce que les fleurs ont d'âme.

Vous que je vois pensive au bord morne des eaux,
En écoutant gémir la plainte des roseaux,
Rappelez-vous qu'un jour, je vous aimai, Madame.

ARMAND SILVESTRE.

Erratum

Mme la Directrice,

Ma correction d'épreuves vous est arrivée trop tard pour attirer votre attention sur l'abominable coquille qui a échappé à votre prote ? Quel dommage ! Vrai. Page 595, au 3e vers de la deuxième strophe, Fréchette a écrit :

Mûrit la moisson souveraine...

Et le typographe imprime :

Meurt la moisson souveraine...

Cela voudrait peut-être la peine de publier un "erratum" ?

Je comprends trop les petites misères du métier — pour m'indigner outre mesure ; mais enfin, faire *mourir* la moisson, alors qu'il s'agit de la faire *mûrir*... avouez que ce n'est pas amusant !

Mes meilleurs vœux,

L'abbé ELIE J. AUCLAIR.

"Dans la vie éternelle, Dieu ne séparera pas plus ceux qu'il a unis qu'il ne permet leur séparation dans cette vie terrestre. La femme sera toujours la compagne de son mari ; et le mari possédera ce qu'il y a en elle de principal et de meilleur, le cœur." (Tertullien.)

Vieilles Coutumes

L'Angleterre passe à juste titre pour le pays le plus conservateur de la terre. Une curieuse cérémonie, qui a eu lieu ces jours-ci en plein Londres, prouve combien les Anglais sont attachés aux vieux usages.

En vertu d'un contrat passé au treizième siècle, les locataires d'un immeuble qui appartient à la paroisse de St-Clément des Danois, doivent chaque année remettre aux fabriciens, en plus de la rente, six fers à cheval et 61 clous. De plus, le locataire doit couper devant son terrain assez de broussailles et d'arbustes pour en former deux fagots.

A noter ce détail, sans l'accomplissement duquel le contrat de louage serait annulé : arbustes et broussailles doivent être taillés la moitié avec une hachette, l'autre avec une faucille.

Les six fers et les clous peuvent se trouver chez n'importe quel quincaillier de la cité. Mais la végétation a disparu depuis longtemps du Strand.

Qu'à cela ne tienne ! On plante des arbrisseaux pour la circonstance, et le City Sollicitor les coupe solennellement, les uns avec une hachette, les autres avec une faucille !

Et voilà 700 ans que ça dure !

Le Langage de la Cire a Cacheter

Il y a, paraît-il, un langage de la cire à cacheter, et, voici, d'après la "Technique", comment en doivent être interprétées les différentes nuances.

Le blanc a été choisi pour les mariages, le noir pour les morts, le violet pour les condoléances.

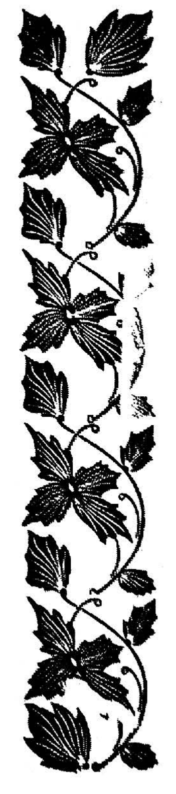
Les invitations à dîner se cachètent avec la couleur chocolat ; le vermillon s'emploie dans les affaires ; le vert, en cas d'espérance ; le brun pour une lettre de regret ; le bleu pour la constance : et le jaune pour la jalousie.

Le vert pâle indique les reproches. Enfin, le rose est l'apanage des jeunes filles, et le gris s'emploie entre amis.

En réalité, tout cela est pure fantaisie. En général, la cire ne dit rien du tout, et on ne l'emploie que dans les nuances les plus distinguées.

C'est dans le cœur que Dieu a placé le génie des femmes, parce que les œuvres de génie sont toutes des œuvres d'amour.

LAMARTINE."



Inconséquence

Ah ! pourquoi donc les yeux, si ce n'est pour pleurer;
Et le cœur, pour aimer jusques à la souffrance ;
Et la chair, pour saigner et pourrir ; et l'enfance,
Pour vieillir ; et l'espoir, pour s'en désespérer !

Hélas, pourquoi surtout le mensonge du rêve
Quand on marche fixés dans la réalité,
Si ce n'est pour en être affreusement hantés,
Pour en apprendre aussi l'inanité, sans trêve !

Tout ce qui semble bon, à l'essai, nous trahit.
L'illusion nous rit : c'est par elle qu'on souffre !
Si nous montons trop haut, gare ! en bas est le gouffre
Que nous creuse la fuite à mesure qu'on fuit ;

Et nous tombons toujours, comme fait un homme ivre,
Toujours désespérés, mais fiers d'être debouts !
Car nous nous relevons sans cesse, et jusqu'au bout
Nous maudissons la vie, heureux de toujours vivre !

ALBERT LOZEAU.

LE COIN DE FANCHETTE

Docteur Sangrado Je suis heureuse d'avoir l'occasion de vous citer ici, un bon mot d'un de vos savants confrères, sur le sujet qui vous intéresse. Le voici : "Le cerveau canadien-français vaut comme matière première n'importe quelle substance cérébrale humaine. Il s'agit de pétrir cette matière première pour qu'elle opère des merveilles" Et si voulez savoir l'auteur de ces paroles, c'est le Dr A A. Foucher, qui a dû être un de vos professeurs, si vous avez étudié à l'Université Laval de Montréal.

Mme R. (Salt Lake City). — Reçu les caricatures mormonnes et grand merci. Elles m'ont bien amusée. Enfin de compte, je crois que Brigham Young n'a pas été aussi heureux qu'un vain peuple pourrait penser. L'embarras du choix offre aussi des désavantages.

Petite maman.—Evidemment, on ne peut pas tout expliquer à une enfant, mais il ne convient pas, non plus, de mentir. Vous représenterez à votre fillette que de même on ne donne pour nourriture à un enfant que ce que son jeune estomac peut digérer, ainsi faut-il servir à son esprit que ce que son âge peut lui permettre de savoir et de comprendre. A mesure qu'elle vieillira, les lumières viendront et en attendant, il sera facile de la persuader qu'elle ne doit pas plus s'occuper de trouver une réponse à certains points d'interrogation, que se casser la tête à chercher la solution des problèmes d'algèbre quand on en est à l'étude des quatre règles simples On a tort de ne pas raisonner avec les enfants. Ils comprennent plus qu'on ne le pense la saine raison parce qu'ils ont, en général, l'esprit droit et pur, et ils accepteront volontiers une explication franche si elle ne peut être entière.

Marceline. — Mme Desbordes-Valmore a écrit : "Toutes les humiliations tombées sur la terre à l'adresse de la femme, je les ai reçues." C'est donc vous dire que la poétesse de vos prédilections a été très malheureuse. Quelqu'un, dont je ne me rappelle plus le nom, a écrit d'elle que c'était "une âme de colombe poignardée", et un autre qu'elle est la "Sainte de l'amour souffrant." Faites-lui donc les invocations que le cœur vous inspire. Il est vrai d'ajouter que si ses vers — et ils sont nombreux — sont pleins de douleurs et de larmes, ils sont aussi sans amertume, sans reproche et sans imprécations. 2° Mme Desbordes-Valmore a d'abord débuté au théâtre. Elle avait une voix d'actrice ; malheureusement—ou heureusement pour les lettres—elle perdit sa voix, à vingt-quatre ans, à la suite d'une grave maladie.

Figaro-Noël.—Un médecin anglais a dit : "Ils sont nombreux les hommes qui creusent leur tombe avec leurs couteaux et leurs fourchettes." Figaro, revenez au régime, il y a beau temps que la Noël est passée.

L'Hirondelle —On ne vous a pas cassé les ailes, à vous, au moins ? *L'Hirondelle* a été la meilleure pièce de Réjane, celle où son talent a eu le plus beau jeu, celle qui lui a mérité le plus de sympathies du public Montréalais. Elle restera un beau plaidoyer en faveur de la force et du dévouement de l'amour maternel. Les petites femmes qui tiennent à garder leurs maris auprès d'elles, y verront encore une salutaire leçon. Il est vrai que cet Horace est tristement égoïste, mais il faut s'attendre à rencontrer ce sentiment chez les hommes. Tous les beaux discours ne les changeront pas, et, on doit savoir subir avec grâce, ce qu'on ne peut empêcher. Et Lucien avait raison de reprocher à la belle Irène, sa mine éternellement triste, le ton ton gris et terne de sa maison. C'est à la femme qu'il incombe le devoir de rendre le foyer agréable, gai, attirant. Quand on s'ennuie dans une maison, il n'y a rien d'étonnant à ce que le séjour qu'on y fait nous pèse et qu'on cherche à y rester le moins possible. Tous les efforts,—encore faut-il qu'ils ne soient pas apparents—doivent tendre vers le but de rendre la vie autour de soi aussi douce que possible. Et ceci, non seulement pour plaire à un seul, mais à ceux qui vivent près de vous aux amis ou connaissances que le commerce de la vie met en rapport avec vous. Ceci est de la grande charité.

Cousine —On aime de trois façons différentes : on aime d'un amour de tête, calculé, froidement raisonné, en mettant toutes les chances de bonheur de son côté. Celui-là est heureux, mais d'un bonheur bien tranquille. C'est le sage, ce n'est pas le plus beau. On aime ensuite avec le cœur, c'est à-dire, passionnément follement, sans calcul, sans raison — Cela mène au ciel—comme à l'enfer. Puis, enfin, on aime avec son cœur dans lequel on a mis un peu de sa tête. C'est l'amour bien entendu, bien compris, mais il se rencontre aussi difficilement que rarement.

Grain de Sable.—Le foyer n'est nullement menacé par le développement de l'instruction chez la femme. Au contraire, la femme instruite dans cet esprit nouveau où l'on commence à comprendre la beauté et la bienfaisance des besogne ménagères, bien loin de les dédaigner y trouverait une saine et agréable diversion aux travaux intellectuels. Elle saurait encore mieux que tout autre, en suivant les lois scientifiques d'une hygiène moderne, par exemple, faire contribuer ses connaissances au confort de la vie de famille. Et puis, elle serait plus apte que la femme ignorante, ou trop médiocrement instruite, à remplir la fonction essentielle de la mère qui est la fonction d'éducatrice.

Admirateur de Balzac.—Les sympathies sont des mystères.

Louis de France.—A quoi connaîtra-t-on que la fin du monde est venue ? demande le prophète dans Le Coran.

—Ce sera le jour, lui est-il répondu, où une âme ne pourra plus rien faire pour une autre âme.

Albertine Santon.—Vous feriez bien de consulter un médecin. Vous vous imaginez facilement que je n'ai pas les connaissances voulues pour vous donner, au sujet que vous traitez, aucune indication utile.

Aline C.—On dit ordinairement que l'amour est un jeu pour l'homme, et une affaire capitale pour la femme. S'il en est souvent ainsi, c'est sans doute parce que la vie pratique ayant une large part sur les pensées de l'homme, elle lui laisse peu de temps pour la vie sentimentale. La femme, au contraire, n'ayant que des occupations intérieures et personnelles, rien ne l'enlève aux chagrins du cœur, rien ne détourne puissamment son âme des pensées qui l'obsèdent et l'affligent.

Par une faute d'attention, il a échappé à la correction de l'épreuve la phrase où il est dit à *Institutrice* que Louis XVII est mort à cinq ans. Tout le monde sait que c'est à dix ans que le Dauphin a fini ses jours, au Temple.

Je ne puis répondre à chacun, en particulier, des correspondants qui m'ont fait leurs souhaits de bonne année, mais je les prie de vouloir bien accepter, ici, l'expression de ma reconnaissance émue pour les excellents sentiments qu'ils me témoignent et que je réciproque avec affection.

FRANÇOISE.

Conseils Utiles

Rhumatisme.—On peut atténuer de beaucoup les douleurs rhumatismales en baignant les parties malades avec de l'eau dans laquelle on a bouili des pommes de terre. L'eau doit être appliquée aussi chaude que possible et cette opération se fait le soir avant d'aller au lit. Le lendemain matin les douleurs seront bien moins fortes si elles ne sont pas entièrement disparues.

Lait pur.—On peut se rendre compte si le lait est pur en procédant comme suit: Prenez une aiguille à tricoter bien brillante, trempez-la dans le lait et retirez-la. Si le lait reste attaché à l'aiguille et tombe goutte à goutte du bout le lait est pur, mais s'il coule vivement il a été mélangé avec de l'eau.

Recette Facile.

Pour glacer les gâteaux.—Battez le blanc de deux œufs en neige, ajoutez-y un quarteron de sucre blanc pulvérisé, essence au goût, battez jusqu'à ce que ce soit très léger et très blanc, et assez ferme pour l'étendre sur le gâteau. Laissez refroidir.

Variétés.

Un Indien entendant un jour un ministre protestant prêcher sur les paroles suivantes: " Faites des vœux au Seigneur, et remplissez-les," s'en alla après le sermon trouver le prédicateur et lui dit: " J'ai fait vœu d'aller avec vous dans votre maison."

Le ministre, après un moment de surprise, lui dit: " Eh bien, mon ami, remplissez votre vœu."

Arrivés à la maison, l'Indien reprit: " —J'ai fait vœu de souper chez vous." Ce qui lui fut accordé également.

Quand le souper fut achevé, l'Indien ajouta: " J'ai fait vœu de passer la nuit chez vous."

Le ministre ne voyant pas de fin aux exigences de son auditeur, lui répondit: "—Cela est possible, mais j'ai fait vœu que vous vous en iriez demain matin." L'Indien, trouvant la réponse juste, y consentit sans murmurer.

* * *

Un fermier breton, avec la longue chevelure et le costume primitif, apportait chez son propriétaire le terme de son fermage. Il était venu tout exprès à la ville ; sa figure, avec l'apparence de l'antique simplicité, laissait cependant entrevoir la finesse.

Le propriétaire s'avise de lui demander:

"—Quel est ton âge?

—Je s'en suis pas très sûr, répond le fermier, c'est trente-huit ou quarante-huit ans.

—Comment peux-tu ignorer ainsi ton âge?

—Parbleu, Monsieur, dit le fermier, je compte mes revenus, mon argent, mes bestiaux; mais pour mes années, je ne les compte jamais, parce que je sais bien que je n'en saurais rien perdre et que personne ne m'en prendra."

* * *

La charmante Mme T..., qui attend un héritier, veut faire prévoir cet événement à son fils aîné âgé de sept ou huit ans:

—Nous allons t'acheter un petit frère ou une petite sœur, lui dit-elle. Lequel préférerais-tu?

Le petit réfléchit un moment, puis déclare:

—Eh bien, vois-tu, j'aimerais mieux un poney...

* * *

Un talentueux journaliste français entre dans un café de Lucerne:

—Garçon, donnez-moi tout ce qu'il faut pour ne pas écrire.

* * *

—L'Italie est la terre classique des poètes.

—Naturellement! un pays où les pièces de vingt sous sont des... lires!

* * *

Tant que le possible n'est pas fait, le devoir n'est pas rempli.

Victor HUGO.

* * *

L'amour, c'est ce que Dieu a créé le soir du septième jour, après tout le reste, pour donner le mouvement et la vie à son œuvre.

Alphonse KARR.

PAGE DES ENFANTS

Le Colis 2775.

Le 16 janvier 18... arrivait de Grenoble à Paris. en destination de la gare de Lyon, bureau restant, une caisse en bois d'assez grandes dimensions et solidement clouée.

Une carte était collée sur le couvercle... cette carte portait un nom:

ALFRED JOLYBOIS

Pas d'autre indication.

La caisse ressemblait, du reste, à toutes les caisses. On la mit dans un hangar avec d'autres colis. Elle y resta cinq jours.

Le chef magasinier était assis, le matin du sixième jour, dans le hangar déjeunant et lisant son journal, quand une odeur singulière lui fit lever la tête.

C'était une odeur fade, comme celle des viandes avancées. Il appela un magasinier.

"—Y a-t-il du gibier?"

Il n'y en avait pas.

Étrange! Le chef magasinier fit le tour du hangar, flaira les colis l'un après l'autre et reconnut que l'odeur partait de la caisse en question.

Il dégelait depuis plusieurs jours: c'était cela sans doute qui avait déterminé l'échauffement à l'intérieur.

Il était étonnant, en tout cas, qu'une caisse renfermant des matières sujettes à détérioration eût été expédiée comme un simple colis: il était surtout étonnant qu'on ne l'eût pas réclamée depuis six jours.

Et puis, ce M. Alfred Jolybois, écrit à la main sur la carte, sans adresse qui le connaissait? L'expéditeur était un M. Louis de Grenoble. Tout le monde s'appelle Louis, Pierre, Paul. On n'en était pas plus avancé.

De là à la pensée d'un crime il n'y a qu'un pas. Tout le monde avait encore présent à l'esprit la caisse où l'on avait trouvé le corps d'une femme coupée en morceaux, dans une gare d'une des principales villes d'Europe. Les émanations, le mystère, l'insuffisance des indications, la caisse elle-même longue, étroite, avec les planches à peine rabotées, suffisaient amplement, dans le cas actuel, à réveiller le souvenir de cette horrible découverte.

Justement passait le chef de gare: le sous-chef magasinier lui fit part de ses soupçons.

"—C'est vrai, au fait... diable!"

Tout annonçait un crime. Le commissaire de police ordonna l'ouverture de la caisse.

On vit quelque chose d'horrible. Couchée à plat ventre dans la sciure, sans mains, sans pieds. une forme d'une apparence vaguement humaine, tant les mutilations l'avaient rendue méconnaissable, occupait le fond de la caisse. Pas de tête, on l'avait coupée. La peau avait été enlevée sur tout le corps. Quant aux chairs, elles étaient devenues d'un bleu noir, hideux. Le cadavre portait à la poitrine une large blessure, suite d'un coup de couteau, assurément. Le crime paraissait remonter à huit ou dix jours.

Le commissaire fit aussitôt transporter la caisse dans un magasin spécial, et télégraphia à Grenoble.

"—Connaissez-vous un M. Jolybois?

—Non.

—Connaissez-vous un M. Louis?

—Non."

C'était formel. On était en présence d'un crime monstrueux accompli au milieu de mystérieuses circonstances.

En même temps qu'il télégraphiait à Grenoble, le commissaire faisait prévenir le procureur de la République.

Tout à coup un mouvement se fit à l'intérieur; un petit homme à lunettes, l'air très digne et froid, chauve, venait d'entrer en compagnie d'un autre petit homme à lunettes bleues, celui-là. dans le cabinet du commissaire de police.

Tout le monde sut en un instant que c'était le procureur de la République et son greffier.

L'attention était si universellement dirigée de ce côté, qu'un monsieur qui descendait du train de Lyon et qui désirait un renseignement put à peine se faire entendre.

"—Mais enfin, me direz-vous?

—Quoi?

—C'est la seconde fois que je vous demande si vous n'avez pas une caisse bureau restant.

—Une caisse?

—Une caisse déposée à Grenoble, il y a six jours."

L'employé fit un bond.

"—Grenoble! six jours! C'était peut-être l'assassin."

Il pria l'inconnu de le suivre, lui fit traverser rapidement le groupe de personnes qui piétinaient à la porte du commissaire et tout à coup, le poussant dans le cabinet:

"—C'est le monsieur qui vient réclamer le numéro 2775," dit-il.

Le personnage introduit était de haute taille, la barbe longue, la peau bistrée, l'air résolu. Il portait une pèlerine, ses manières étaient distinguées: à coup sûr, si c'était l'assassin, ce n'était pas un assassin vulgaire. Il parut légèrement impressionné à la vue des personnes qui remplissaient le cabinet et qui, toutes, le regardaient. Il fit, pourtant, quelques pas et réitéra la question qu'il avait posée à l'employé, mais cette fois moins assurée.

Ce fut le proucureur de la République qui répondit lui-même.

"—N'est-ce pas une caisse en planches?

—Parfaitement.

—Et vous venez la réclamer?

—Oui.

—Vous êtes alors M. Alfred.

—...Jolybois... J'ai cet honneur."

Depuis quelques intants, le monsieur à la pelisse semblait mal à l'aise et jetait à droite et à gauche des regards inquiets comme s'il eût redouté une surprise. Peut-être cherchait-il une issue?

PAGE DES ENFANTS

Le commissaire fit un signe; les issues furent aussitôt occupés par les agents.

Le monsieur se troubla visiblement.

"—Vous pâlissez, Monsieur, lui dit le magistrat.

—Du tout, mais cette odeur.

—Cette odeur, Monsieur, vient de votre caisse.

—De ma caisse? grands dieux! aurait-on découvert!..."

Et son visage se décomposa entièrement.

Le procureur de la République prit de nouveau la parole.

"—Vous reconnaissez que la caisse est la vôtre.

—Je vous ai dit que oui.

—Permettez... vous êtes en présence de la justice... Procédons logiquement, s'il vous plaît? Reconnaissez-vous aussi... la victime?

—Je m'en flatte,—c'est moi qui ai fait le coup.

—Précisez! Dans quelles circonstances?

—J'étais à Briançon... Nous avions un vieux compte à régler ensemble. Depuis longtemps, je le guettais. Un jour, je le rencontre au détour du chemin dans la montagne. Il vient à moi, je le couche en joue. Je le manque une première fois. La seconde fois, ma balle ne fait que l'effleurer. Déjà il est sur moi, il me serre dans ses bras, il va m'étouffer: je parviens, heureusement, à mettre la main sur mon couteau, et le temps de le regarder dans les yeux, je lui plonge la lame dans le ventre jusqu'à la garde... Cette blessure que vous voyez là, c'est moi qui la lui ai faite... Il roule à terre, je me relève: il était mort. (En ricanant.) On l'a mis dans une caisse. Je comptais être en même temps que la caisse à Paris. Par malheur j'ai été retenu en chemin."

Rarement on avait vu pareil cynisme: peut-être avait-on affaire à un fou.

"—Ainsi donc, vous avouez, dit le magistrat. Mais il ne vous a pas suffi de frapper... Ces mutilations...

—Sans doute, il n'y avait pas moyen de l'expédier autrement.

—Puis, vous l'avez écorché?

—Dame!

—La justice appréciera... Je vous poserai une dernière question. Son nom?

—Son nom? Cela n'est pas sérieux, Monsieur.

—Soyez convenable. Quel est son nom?

—Je vous promets que je ne me suis jamais soucié de le lui demander.

—Vous avez donc frappé un être que vous connaissiez à peine.

—Vous auriez agi comme moi.

—Vous aurait-il causé quelque dommage au moins?

—Aucun personnellement!

—Pourtant on ne tue pas sans raison son semblable!

—Mon semblable!"

Le monsieur eut un rire nerveux qui glaça les assistants.

"—Cette conduite est inconvenante, dit le magistrat. Monsieur le commissaire, emparez-vous de cet homme.

—Mais, pas du tout, je ne veux pas, moi, exclama le monsieur au colis. Il y a malentendu.

—Malentendu!

—Ce que vous prenez pour mon semblable...

—Eh bien?

—Mais c'est un ours!"

C. LEMONNIER.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade fantaisiste.

Judith, comment mourut, au temps de la moisson,
Votre mari, d'après la Bible,
Je définis ce mal terrible :
— Préfixe négatif — trois notes — un pronom.

Anagramme.

Portées par l'opulence où règne l'opulence,
Mais trop souvent aussi marque de l'indigence,
Au dire d'un certain auteur,
Lui-même il fut un jour surpris de sa valeur,
Le printemps est celui de toute la nature.
L'oiseau chante, l'onde murmure,
Au dire de chacun c'est un puissant moteur.

Réponses à Jeux d'Esprit

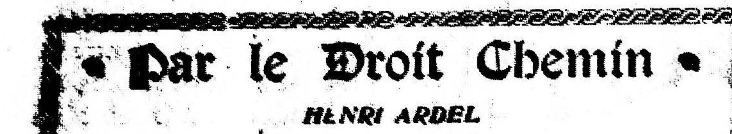
L'arrière du vaisseau la porte à sa mâture,
Bien solide, exposé à la fureur du vent,
C'est un gracieux ornement,
Bien connu dans l'architecture,
Offrant à nos regards les fruits dont la nature
Aux hommes fait le doux présent.
A l'angle de l'autel, témoin du sacrifice
Dès la plus haute antiquité.
Ce que font trop souvent le lecteur la lectrice,
Au livre qu'ils ont feuilleté.
Mais il est temps que je finisse.
Tu sauras la trouver sans plus ample leçon.
Servant au canonnier et puis comme fossile.
Enfin, ce qui rendra ton travail plus facile,
La voir chez le taureau, chez le colimaçon.

Rép.—Corne.

Ont répondu : Jules Emard, Amélie N. Lévis, Ephrem St. A., Juliette Desautels, André L , Québec.

Ecole Garneau, Ottawa.

Amanda St-Georges, Roger Dorval, Cécile Dubé, Maria Mathieu, Abdon Côté, Dona Landreville, Dora Joinette, Alfred Moreau, Laurenza Delorme, Christophe Charron, Arthur Landry, Marie-Jeanne Scantland, Emile Désilets, Ubalde Séguin, Léon Mackay, Rosario Barrette, Laura Peachy, L. P. Bélanger, Rhéa Leblanc, Eric Roy, Armand Laverdure, Arthur St. Georges, Alice Dumais. Juliette Pelletier, Edouard Faulkner, Athanase Juneau, Wilfrid Foisy, Laurenza Lajoie, Yvonne Landreville, Rhéa Leblanc.



Par le Droit Chemin

HENRI ARDEL

Suite

VI

René Soraize avait appris "l'incroyable nouvelle" comme disait Simone, ravie. Mais à l'extrême surprise de la jeune fille, il en avait paru consterné et avait osé lui déclarer qu'elle était maintenant trop riche pour un pauvre diable comme lui, qu'elle devait lui rendre sa parole... Des absurdités, enfin, avait vertement déclaré Simone, qui d'abord stupéfaite, puis tout ensemble exaspérée et tendre, avait averti son fiancé que s'il prétendait la repousser, parce qu'une circonstance imprévue cessait de la classer parmi les heureuses petites filles sans dot, épousées pour elles-mêmes, alors elle écrirait au notaire qu'elle renonçait à l'héritage de sa marraine.

Après de longues et douces conversations, René s'était soumis à la volonté aimante de sa petite fiancée, se jurant à part lui, de poursuivre le labeur acharné auquel il était résolu quand il pensait devoir supporter, seul, les charges d'un ménage peu fortuné.

Leur mariage devait avoir lieu après Pâques, pendant les quelques jours de vacances qu'aurait René; et, depuis lors, Simone vivait en plein ciel, reconnaissante à la vieille femme qui leur donnait leur bonheur plus proche.

En souvenir d'elle, dans sa chambrette de jeune fille, Simone avait réclamé, parmi les meubles dont elle héritait, le curieux bureau ancien que, tout enfant, elle admirait dans la chambre de Mme Dalbigny. Il lui était arrivé la veille même. Et ce dimanche-là, au retour de la messe, en attendant René Soraize, elle s'amusait à examiner le vieux petit meuble, à en ouvrir les multiples tiroirs, à simple serrure et à secret. Il lui avait été envoyé tel qu'il avait été enlevé, tout fermé, de la chambre de Mme Dalbigny; car elle y retrouvait des notes, des papiers récemment datés, des lettre que, délicatement discrète, elle mettait de côté. Dans un tiroir, il y en avait signées d'elle, des lettres d'enfant griffonnées avec une grande écriture incertaine et gauche, puis d'autres de fillette dont les caractères révélaient l'application; puis les dernières écrites, aussi, celles-là réunies toutes dans le feuillet sur lequel, deux mois plus tôt, elle avait si ardemment prié Mme Dalbigny d'approuver son mariage. Ce papier-là était tout froissé comme s'il avait été étreint par une main frémissante...

Simone prit ce paquet de lettres. Un papier en tomba. Elle se pencha pour le ramasser et ses yeux qui apercevaient son nom tracé par l'écriture tourmentée de Mme Dalbigny, lurent machinalement:

"Ceci est mon testament. Ma filleule Simone de Broye prétendant contracter un mariage que je condamne, j'annule tout testament fait précédemment en sa faveur et je lègue la totalité de mes biens à mon cousin issu de germain M. Théodore Pouget, professeur au lycée de Bourges."

En gros caractères, violents et heurtés, la signature était tracée. Au-dessous, était la date...—La date! celle-là même du jour où la lettre de Paris avait dû arriver...

Simone regarda autour d'elle, éperdue, murmurant comme une créature en détresse:

—Mon Dieu!... Mon Dieu!...

Puis, elle recommença à lire: "Ceci est mon testament..."

Relire?... A quoi bon?... La vérité se dressait, aveuglante... Et si cruelle!... Mme Dalbigny n'avait pas manqué à sa parole... Elle n'avait pas pardonné... Sa filleule rebelle était déshéritée... Pourtant, elle avait dû hésiter avant de rendre sa décision irrévocable, puisqu'elle avait gardé ce papier et n'en avait rien dit au notaire... Sans doute, elle voulait conserver la possibilité de la détruire si la révoltée faisait sa soumission... Puis la mort l'avait prise tout à coup!... Peut-être alors, elle avait eu, un instant, le souvenir et le regret de son impitoyable résolution, puisqu'à sa dernière heure, elle avait appelé: "Simone!" et parlé de testament. Mais il était trop tard pour réparer l'acte accompli. Sa volonté dernière, elle disparue à jamais, demeurait vivante et mauvaise, apportant le chagrin.

Simone frissonna et serra ses mains qui tremblaient sous la violence du coup imprévu. Alors, elle n'avait fait qu'un beau rêve fugitif? Elle redevenait la fillette pauvre dont le mariage ne serait possible que dans quelques années... Car le devoir strict, impérieux, indiscutable, lui apparaissait bien clair. Elle devait montrer ce testament trouvé par hasard, qui détruisait son bonheur et offrir elle-même la preuve que la fortune qui lui permettait d'être bientôt heureuse devait lui être ôtée.

Ses lèvres décolorées répétèrent durement:

—Je dois... Je dois!

Mais, vraiment, elle venait de comprendre pourquoi certains, dans une minute de défaillance morale, détruisent des testaments!

Elle seule connaissait l'existence de ce papier. Jamais personne ne lui en eût demandé compte... Ah! pourquoi sa destinée n'avait-elle pas permis qu'elle jetât, sans le vouloir—et sans le lire!—ce feuillet avec d'autres inutiles qu'elle venait de faire dévorer par le feu!

Ses yeux erraient autour d'elle, regardant le décor riant de sa petite chambre, les belles fleurs épanouies devant le portrait de son fiancé, des roses que la veille au soir il lui avait données. Elle avait l'impression d'avoir traversé un abîme depuis que, pour la dernière fois, avant de toucher les horribles papiers, elle avait regardé ces fleurs et ce portrait...

—M. Soraize est au salon, annonça la femme de chambre, entr'ouvrant un peu la porte.

—Bien, j'y vais.

Qu'allait dire René?... A lui, le premier, elle voulait

montrer ce cruel testament... Et s'il allait dire, lui qui avait l'expérience, que ce papier raturé n'était pas valable, ne pouvant pas détruire le premier acte authentique, qui seul était vrai... Ces choses-là arrivaient cependant!... Une seconde d'espoir dilata sa poitrine.. Oui, mais la volonté dernière de la morte n'en demeurerait pas moins précise... Il ne lui était pas permis, en sa conscience, de prendre une fortune qu'on lui refusait...

—Oh! c'est à en devenir folle! murmura-t-elle, frémissante.

Elle glissa le testament dans son corsage et, fièvreusement, elle s'en alla au salon.

—Eh bien, Simone, petite aimée, que vous êtes peu pressée de venir trouver votre fiancé, ce matin! lui cria la voix joyeuse de René qui, impatient de la voir, arpentait le salon.

Il allait à elle; mais il s'arrêta court, voyant son visage couleur et altéré, ses yeux dont les prunelles, un peu dilatées, semblaient devenues immenses.

—Simone! Mon Dieu, qu'y a-t-il?

Elle ne répondit pas. Maintenant qu'il était là près d'elle, pour la soutenir, elle n'avait plus que le désir de se blottir dans ses bras, sans parler, pour sentir sa tendresse et sa protection puissante.

Mais il répétait, inquiet:

—Simone, parlez, je vous en supplie. Qu'avez-vous?

—Ceci, fit-elle faiblement.

Et elle lui tendit le paier. Étonné, il le prit. Il lut une fois, deux fois... Puis d'un geste inconscient, il passa la main sur son front.

—Ce testament, où l'avez-vous trouvé, Simone!

—Par hasard, dans le petit bureau qui m'est arrivé hier soir d'Amiens et dont je rangeais les papiers. Oh! René, est-ce que c'est le vrai?

Il respira profondément, comme si le souffle lui eût manqué.

—Je pense que c'est le seul valable. C'est le dernier en date.

Elle ferma involontairement les yeux, une seconde. Il l'avait enlacée d'un geste de protection aimante et il sentait contre sa poitrine les battements précipités du cœur de la jeune fille.

—Alors... alors, René, il en sera comme vous le préfériez. Vous n'aurez qu'une pauvre petite fiancée.

Des larmes filtraient sous les cils, sur ses joues pâlies.

—Simone, ma bien-aimée, ne pleurez pas, fit-il, désespéré. Croyez-vous donc que cette fortune nous aurait rendus plus heureux que nous le serons, devant notre bonheur à nous seuls?...

—Dans bien longtemps, murmura-t-elle.

Cela, lui aussi, l'avait pensé tout de suite, avec un regret aigu qui demeurait en lui, poignant comme une blessure.

—Plus tôt, peut-être, que nous ne le pensons, ma très chérie...

—Ah! fit-elle avec un sanglot, nous étions si, si heureux!... Et cela me fait tant de mal que marraine ait été cruelle pareillement! Oh! René, pourquoi êtes-vous sûr que ce testament est meilleur que l'autre?

—Je vous l'ai dit, mon aimée, sa date est plus récente. Il me parait tout à fait conforme à la loi. Mais un notaire seul le dirait d'une façon certaine. Je ne suis pas compétent.

—Oui, il faut demander à Me Debuc... René, ne me jugez pas, n'est-ce pas, une personne intéressée, parce que j'ai beaucoup de chagrin d'avoir trouvé ce testament. C'est à cause de *nous!* J'étais si contente que, grâce à cette fortune,vous ne soyez plus obligé de vous fatiguer autant!... René, je vous en prie, écrivez vite à ce notaire... Et puis, il faut prévenir Anne et père...

Et lui, réchauffant sous ses lèvres, les mains glacées, répéta après elle, très doucement, pour bercer son angoisse.

—Oui, nous allons dire à Anne... Avec votre père, nous allons examiner ce testament... Ah! ma Simone, c'est pourtant à cause de moi que vous êtes déshéritée!...

VII

La réponse de Me Debuc avait été ce que prévoyait René: le second testament, examiné avec soin, était authentique et annulait celui qui mettait Simone de Broye en possession de la fortune de Mme Dalbigny.

Le nouvel héritier, M. Pouget, qui vivait à la campagne depuis qu'il avait sa retraite, avait reçu communication des faits. Il avait correspondu avec Me Debuc, annonçant sa visite; mais il était demeuré tout à fait étranger à la famille de Broye, comme s'il eût ignoré quelles circonstances lui avaient donné l'héritage de Mme Dalbigny.

Simone était trop vaillante et trop jeune, pour ne pas supporter bravement, après le premier choc, la pénible déception qui s'abattait sur elle. Mais, atteinte en pleine joie, elle en demeurait craintive, et sa belle confiance juvénile dans l'avenir était morte. Elle n'était plus la joyeuse petite fille dont le rire sonnait comme un vrai chant d'allégresse. L'épreuve semblait l'avoir mûrie, lui mettant au cœur une sorte d'amertume et de scepticisme que trahissaient tristement ses paroles, bien qu'elle s'efforçât de paraître la même aux yeux de son père et d'Anne, qui souffraient de sa peine, peut-être encore plus cruellement qu'elle-même. La première, elle avait dit que son mariage n'était plus possible pour le printemps, qu'il aurait lieu plus tard; et elle n'en parlait plus, ne supportant pas qu'on y fît allusion. Mais seulement quand René Soraize était près d'elle, peut-être parce qu'elle sentait combien il était malheureux d'avoir été la cause de la rupture avec Mme Dalbigny, seulement alors, elle se montrait gaie, faisait de la musique, retrouvait la spontanéité de sa causerie. Lui absent, il n'y avait plus que le travail qui pût la distraire.

Elle s'adonnait de nouveau au dessin avec une fougue persévérante, dont Anne ne se plaignait point, sachant par expérience le bienfait d'une étude absorbante qu'apporte, un moment, l'oubli.

—Alors, Simone, tu restes à travailler?... Tu ne veux pas m'accompagner dans mes courses, pour marcher par cette belle gelée? questionna Anne, entrant un matin de février dans la chambre où, devant sa fenêtre, Simone dessinait.

—Non, puisque tu n'as pas besoin de moi, Anne chérie. Le jour est bon; je voudrais en profiter.

—Comme tu préfèreras!... Ce n'est pas mal du tout ce que tu fais là, mon petit, approuva Anne qui s'était penché sur le travail de sa jeune sœur et caressait doucement ses cheveux. Allons, courage!... Je me sauve; je n'ai qu'une heure avant le déjeuner et il me faut aller au Louvre.

Elle disparut après que Simone, d'un mouvement caressant, eût, au passage, embrassé la main qui venait d'effleurer ses cheveux. Elle entendit s'éloigner le pas ferme de sa sœur; puis, le bruit résonna de la porte qui se refermait.

Elle ne se reprit pas tout de suite à dessiner; sa pensée vagabonde l'emportait dans une de ces songeries profondes vers l'avenir incertain, qui lui devenaient coutumière; et ses yeux distraits considéraient avec un regard qui rêvait, sans le voir, le ciel d'hiver, d'une bleu pâle et froid.

Un coup frappé à la porte, la rappela brusquement à elle-même.

—Entrez, qu'est-ce que c'est?

L'ordonnance parut, une carte sur un plateau.

—C'est un monsieur qui demande à être reçu par mademoiselle.

—Par Mlle Anne... Pas par moi?

—Si, par Mlle Simone. Il a dit le nom, en donnant sa carte.

Simone prit le carton et lut... Une ondée de sang lui monta aux joues: "Théodore Pouget"!

Le vieux professeur, à qui Mme Dalbigny avait légué sa fortune!... Que venait-il faire? Pourquoi voulait-il la voir, elle, Simone... Il eût dû comprendre que sa visite ne pouvait qu'être pénible... Elle eut sur les lèvres ces mots:

—Dites que je ne peux recevoir.

Puis elle n'osa les articuler, hésitant comme devant une lâcheté.

L'ordonnance attendait ses ordres.

—Vous avez fait entrer ce monsieur?

—Oui, mademoiselle; il est au salon.

—Bien, dites que je vais y aller.

Avant de descendre, elle s'arrêta devant le portrait de René et contempla le visage énergique, les yeux clairs et résolus.

—J'ai bien fait de recevoir, n'est-ce pas, René? Maintenant, en pensant à vous pour être courageuse, je vais trouver ce monsieur.

Ele se détourna; mais avec son instinctive coquetterie de femme, elle se regarda, au passage, dans la glace et se vit très correcte dans sa blouse de laine blanche qui éclairait la sobre jupe bleu sombre, moulée sur les hanches fines.

Elle murmura: "Allons—" eut le rapide signe de croix qui lui était instinctif quand elle se sentait faible et, quittant sa chambre, elle alla dans le salon.

A sa vue, un grand vieillard, maigre dans sa longue redingote, se leva lentement et se découvrit. Il avait les cheveux tout blancs, un peu longs sur le cou, une peau d'ivoire coupée de rides, des yeux pensifs qui semblaient myopes sous les lunettes aux branches d'or, une physionomie de rêveur qui vit dans le merveilleux domaine de l'esprit.

Il demanda:

—Mademoiselle Simone de Broye?

Elle s'inclina.

Tranquillement, il continua:

—Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous déranger, mais j'avais à m'entretenir avec vous. J'arrive d'Amiens où j'ai longuement causé avec Me Debuc. Il m'a expliqué nos situations respectives, et j'ai tenu tout d'abord à vous remercier...

Simone eut un involontaire frémissement de ses mains jointes, d'un geste inconscient, sur ses genoux.

—Vous n'avez pas à me remercier, monsieur. C'est Mme Dalbigny qui vous a légué sa fortune.

—Oui, oui... mais c'est vous, mademoiselle, qui m'en avez fait part, à votre détriment. J'ai donc à vous être reconnaissant.

Simplement, elle dit:

—J'ai fait ce que tous les honnêtes gens auraient fait comme moi... Depuis que je puis comprendre quelque chose, je sais qu'on n'a jamais le droit de garder le bien d'autrui.

(A suivre)